

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

De quel Esprit sommes-nous ? (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 3-11

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

De quel Esprit sommes-nous ?

« Nous n'avons pas reçu, nous, l'esprit du monde ! — écrit saint Paul aux Corinthiens — nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, pour connaître les dons gracieux que Dieu nous a faits ! » (1 Co 2, 12)

Quels peuvent être ces « dons gracieux » de la part de Dieu ? Saint Paul s'en explique aux Galates abondamment : « Voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi... » (Ga 5, 22-23)

Est-ce là généreuse litanie de vertus jaillies sans ordre sous une plume exaltée ? Examinons plutôt la note éclairante qu'apporte ici la Traduction œcuménique de la Bible :

« Aux œuvres de la chair, Paul oppose LE fruit de l'Esprit, qui est unique : c'est l' "amour" .

Ce qu'il énumère ensuite, ce sont

— les SIGNES du règne de l'amour : " joie et paix " ;

— les MANIFESTATIONS de cet amour : " patience, bonté, bienveillance " ;

*— les CONDITIONS enfin de sa naissance et de son épanouissement :
" foi, douceur, maîtrise de soi " .*

La foi est en effet la racine de l'amour (Ga 5, 6) ; quant à la douceur, c'est l'attitude des humbles qui se laissent conduire par leur Père céleste ; elle caractérise le Christ (Mt 11, 29). »

Et quant à la maîtrise de soi, dirons-nous pour compléter la note de la TOB, saint Paul la définit aux mêmes Galates dans le verset qui suit immédiatement : « Ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. » (5, 24)

C'est la condition fondamentale de la liberté chrétienne.

A quels fruits ?

De quel Esprit sommes-nous ?

Pour le savoir, il suffit de nous demander : quel fruit produisons-nous ?

« C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez ! » nous déclare par deux fois Jésus, dans le sermon sur la montagne, à propos des faux prophètes (Mt 7, 16, 20).

Est-ce vraiment l'amour ?

Pour le savoir, pouvons-nous vérifier dans notre vie les conditions de sa naissance, ses manifestations claires et les signes de son règne ?

Foi, douceur, maîtrise de soi

Ces vertus sont donc les conditions fondamentales de la naissance de l'amour et de son épanouissement. Or, sans tomber dans un parti pris de pessimisme, que voyons-nous trop souvent ?

On peut repérer tout d'abord un climat général de matérialisme pratiquement vécu, qui conduit, d'une façon sournoise et tout à coup fulgurante comme un cancer, à un matérialisme froidement pensé, décidé, affiché. Voyez les capitulations successives de notre société permissive ! Elles aboutissent à l'auto-justification élégante de l'autorité responsable, où le laxisme le plus éhonté passe pour une intelligente largeur d'esprit. La « douceur de vivre » évacue la douceur évangélique dont elle ne supporte pas l'inséparable violence intérieure, celle des seuls ravisseurs du Royaume de Dieu (cf. Lc 16, 16).

Notre société occidentale vit décidément sous « le règne de l'anti-choc », pour reprendre ici le titre suggestif d'un excellent article de Marc Hoel, qui s'en explique dès les premières lignes : « Si notre Evangile est devenu " mou " sans arêtes, s'il ne fait plus choc, cela ne tient pas à lui mais à nous qui nous sommes matelassés de mille façons. »¹

Une image s'impose à notre esprit, celle de nos skieurs aux vestes rembourrées, duvetées. Ils ont doubles souliers, mais ne peuvent pas marcher. La technique les transporte assis jusqu'aux sommets de pistes soigneusement aplanies et balisées, où il suffit de se laisser glisser sous le poids de sa propre pesanteur, avant d'aller récompenser cette absence d'effort dans un rafraîchissement chimiquement pré-digéré...

Cette génération ressemble trop bien à l'enfant d'une très fine parabole, observée et commentée par Marc Hoel :

« Un enfant devant une porte fermée... Trop petit pour en atteindre la poignée, il trépigne et, de fureur, lance de violents coups de pied contre cette chose qui lui résiste. Sans un mot, le papa, en bon éducateur, lui retire ses souliers !

Il est dans l'ordre que les choses nous résistent. Mais, si nous sommes trop armés, trop blindés au point de n'avoir plus à souffrir par elles, jamais nous n'apprendrons ni le bon usage des choses, ni le bon usage des moyens qui restent à notre disposition, une fois notre armure déposée. »²

Pour découvrir l'indicible pureté des levers de soleil sur la montagne, il faut s'arracher au sommeil de la pleine nuit. Il faut s'affronter à la dure marche d'une longue approche pour s'échauffer autant le cœur que le corps, si l'on veut résister à la violence purificatrice du vent de crête.

Pour découvrir les splendeurs exigeantes de l'amour, décrites dans le sermon sur la montagne comme un au-delà des comportements communs et donc pécheurs (cf. Lc 6, 32-35), il faut d'abord gravir la montagne et prendre le rude chemin des Béatitudes. Il faut renoncer à la

¹ Revue *Christus*, n° 100, « L'éloge de la rigueur », p. 457.

² Idem, p. 458.

consolation maudite des riches (cf. Lc 6, 24) pour que triomphe l'Esprit consolateur (cf. Jn 14,16).

Comme en toute aventure, de vrais guides sont ici nécessaires, qui acceptent de se faire éprouver eux-mêmes sur de tels chemins. A la suite des vrais prophètes, de Jean-Baptiste en particulier, Jésus se laisse conduire au désert par l'Esprit pour y être tenté (cf. Mt 4, 1). Avant d'éprouver les autres au feu de sa parole, il accepte, tout Dieu qu'il est, de se mettre à l'épreuve de l'Esprit qu'il faut discerner pour soi-même avant d'aider les autres au même discernement.

Dans l'actuel abus de l'absolution collective, n'y a-t-il pas à faire un constat de départ très inavoué : le trop petit nombre d'authentiques guides spirituels ? Car la mise à l'épreuve de soi-même au feu de l'Esprit doit être constante pour l'apôtre. Sans elle, ce dernier ne peut percevoir l'urgence du dialogue personnel avec les autres pour leur propre découverte de l'Esprit, de ses appels non interchangeables dans leur vie individuelle et communautaire.

« Que de fois, entre dix heures du soir et minuit, et parfois bien plus tard, écrit Stan Rougier, j'ai reçu la visite d'un jeune, connu ou inconnu... " J'ai vu de la lumière. Je suis monté... Comment faire pour ME découvrir ? Qui est ce JE en moi qui parle, qui pense, qui aime ? Qui suis-je ? Comment soulever les masques qui collent à ma peau ?... " »³

Et cet aumônier d'étudiants rappelle l'unique chance de succès d'un tel dialogue :

« Il me semble qu'il n'y a pas d'enseignement plus fécond pour l'esprit d'un gars de 15-20 ans que d'entendre de vrais adultes lui parler, sans gloriole et sans larmes, de ces " caps Horn " et de ces " quarantièmes rugissants " qu'ils ont eu à franchir. Et il n'y a rien de plus tonifiant pour un ancien, qui n'a " plus beaucoup de pétrole ", d'entendre des jeunes rêver tout haut du monde tel qu'ils le voudraient... des fois qu'il y ait, là sous ses yeux, un futur Gandhi ou un futur saint qui tienne ses promesses... Quand je parle de " caps Horn " et de " quarantièmes rugissants ", vous avez bien compris que j'évoque les Annapurnas intérieurs,

³ L'avenir est à la tendresse, Salvator, p. 48.

les aventures d'âmes... Ces combats spirituels dont Rimbaud sentait sur sa face le sang séché. »⁴

Ces « aventures d'âmes » si naturellement contagieuses, c'est l'épreuve de la foi vécue. Depuis Jésus-Christ, né du sein de la Vierge fidèle, l'Esprit Saint ne cesse d'accuser notre foi à l'incarnation, au-delà de tout verbalisme, trop cher à une certaine Eglise polycopiante.

Si l'adulte biaise avec cet indispensable témoignage, son christianisme devient pour les jeunes un simple article de curiosité dans la vitrine des grandes religions du monde. Ils continueront à nous agacer en démolissant d'un côté les miracles du Christ, en cherchant d'un autre de nouveaux signes dans les extra-terrestres ou les tables tournantes. La diarrhée audio-visuelle des mass media remplacera définitivement la lecture spirituelle. Le spiritisme tuera la spiritualité. Et la crédulité aura raison de la foi.

Foi, douceur, maîtrise de soi : des vertus moribondes en notre temps ? Que vaut alors notre amour dont elles conditionnent la naissance et l'épanouissement pour le règne de l'Esprit ?

La Providence est bonne qui nous a donné, pour ce temps difficile, un Pape rayonnant de ces vertus fondamentales. Buriné par le long apprentissage des affrontements de la persécution en terre de silence, Jean Paul II apporte avec lui à l'Eglise universelle la violence des doux, dans une âme tranquillement maîtresse de soi : un modèle à suivre pour l'indispensable épreuve de la foi.

Patience, bonté, bienveillance

Ces trois vertus manifestent l'authentique amour, cet unique fruit de l'Esprit, répétons-le. Elles en sont les signes de maturité, surtout la patience et la bienveillance.

La patience, c'est l'amour mis à l'épreuve de la durée, à l'épreuve de la vie réelle, sous la patine du temps.

⁴ Idem, p. 29.

« Se mettre à l'épreuve du temps, comme à l'épreuve de la foi, est une attitude qui plonge ses racines dans le même abandon, la même patience, cette vertu de Dieu lui-même qu'il nous est prescrit d'imiter plus que toute autre. La patience est ici la vertu qui respecte ce lent travail de l'Esprit qui ne se laisse ni maîtriser ni mesurer. Comme le grain qui pousse, il prend le temps qui lui est nécessaire, et il faut s'y plier. »⁵

L'Eglise vit sa période post-conciliaire dans le siècle de la vitesse. Il lui fallait autrefois des dizaines d'années pour assimiler la réflexion d'un Concile. Avec la rapidité actuelle des moyens de communication sociale, on a cru pouvoir raccourcir ce temps d'intériorisation. Or, que s'est-il passé, en marge du courant profond, souterrain du renouveau spirituel ? Ne faut-il pas confesser tout haut quelques « réformattes » hâtives, du « quarante-cinq tours » en liturgie eucharistique, certaines propositions synodales diocésaines insuffisamment enracinées dans le Concile Vatican II, de grands textes pontificaux oubliés sinon méprisés, un œcuménisme trop vite réglé ? A ce dernier sujet, le cardinal Wojtyła eut un mot de grande finesse : « Sur la route de l'œcuménisme, il faut hâter le pas, mais ne pas raccourcir le chemin ! » Cette réflexion n'est-elle pas à faire dans tous les autres domaines ? Un vieux dicton dit bien que le temps méprise ce que l'on fait sans lui. Et n'en faut-il pas plus, de ce précieux temps, à remettre les choses sur le métier quand on est mal parti ?

Mais d'un autre côté, comment éviter à un enfant, plein de vitalité, de taper du nez sur son chemin ? L'Eglise n'est pas une communauté de gens parfaits. Elle est une assemblée d'hommes et de femmes en voie de perfection, sous le signe de la miséricorde et de la patience : la patience de Dieu pour la croissance des hommes.

Une parabole évangélique est ici infiniment précieuse. Elle nous dit jusqu'où va la patience de Dieu. C'est la parabole du bon grain et de l'ivraie : « Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ! dit Jésus... de peur que, en ramassant l'ivraie, vous ne déraciniez le blé avec elle. » (Mt 13, 29-30)

⁵ Fr. Alain Quilici, dans *La vie spirituelle*, n° 629, p. 833.

La tâche de l'Eglise est donc d'imiter cette patience de Dieu. Elle n'est pas de faire ici-bas le tri entre les bons et les mauvais, entre la droite et la gauche, entre traditionalistes et progressistes. L'humour d'un Gérard Bessière dit bien cela : « Que personne ne soit assez présomptueux pour trier ses compagnons ou pour discerner des labels de christianisme pur, inoxydable et authentique ! »

Là encore, la Providence nous a donné le Pape qu'il fallait pour ces premiers tâtonnements post-conciliaires : un Paul VI, pétri de cette patience et de cette fine intelligence qui sait sauvegarder les équilibres, sans durcir ni condamner les antagonismes...

La bienveillance, quant à elle, est le test de l'amour. Sans elle, celui-ci bascule dans toutes ses caricatures, quand ce n'est pas dans son auto-négation. La langue italienne le sait bien, qui préfère dire dans le cas d'un amour désintéressé, gratuit : « Je te veux du bien ! » Et non pas simplement : « Je t'aime ! »

C'est ce « bon vouloir », cette « bien-veillance » qui tire vers les sommets de la sainteté toutes les formes d'amour conjugal, familial, communautaire, dans le respect de l'autre pour lui-même.

« La seule richesse des sentiments ne permet pas d'apprécier la valeur des rapports entre les personnes. L'exubérance affective, due à la sensualité, peut dissimuler le manque d'amour véritable, voire l'égoïsme. En fait, on ne peut pas assimiler l'amour à l'érotisme. L'amour se développe grâce à la profondeur de l'attitude pleinement responsable d'une personne envers une autre, alors que la vie érotique n'est qu'une réaction de la sensualité et de l'affectivité. Le trop riche épanouissement de ces deux seules valeurs peut receler un sous-développement de l'amour... »

C'est ce qu'écrivait, en 1962 déjà, Mgr Karol Wojtyła dans son livre Amour et responsabilité. C'était six ans avant Humanae vitae.

Et dix ans après cette encyclique du courage, comme on a su le dire aussi, Paul VI pouvait en rappeler le brûlant prophétisme devant le drame d'un nouvel aspect de l'écologie, menacée cette fois à l'intérieur

même de la personne humaine : le tarissement de la vie humaine en Occident avec la dénatalité croissante, l'avortement généralisé, le pourrissement des mœurs chez trop de jeunes et le mépris du mariage au profit d'un érotisme aussi bêtement banal qu'esclave des artifices de la contraception.

Patience, bonté, bienveillance : vertus rares et difficiles ! Là encore, ne cédon pas à un pessimisme aveuglant. Elles survivent dans « le petit reste » de la véritable Eglise du Christ, en acculant ceux et celles qui tâchent de les incarner, à un témoignage plus héroïque que jamais.

C'est à cette condition qu'elles manifestent l'Esprit.

Joie et paix

Elles sont les signes indubitables du règne de l'amour. Ce ne sont pas des vertus. Mais elles en sont l'inséparable parfum. Voyez les Béatitudes ! Comme un inlassable refrain, la joie colle à toutes les batailles :

Heureux les pauvres de cœur...

Heureux les doux...

Heureux ceux qui pleurent...

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice...

Heureux les miséricordieux...

Heureux les cœurs purs...

Heureux ceux qui font œuvre de paix...

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice...

Soyez dans la joie et l'allégresse...

(cf. Mt 5, 3-12)

La joie et la paix, c'est donc une bonne odeur de feu : le feu de l'Esprit-Saint. Pour la sentir, La Palice dirait qu'il y faut du nez ! Et l'on ne s'y trompe pas devant certains jeunes en retraite spirituelle par exemple, ou face à la sérénité silencieuse de vieux confrères.

A l'autre bout, la tristesse et l'angoisse, cela se sent aussi. Et c'est nauséabond, tellement ça colle cette fois aux marécages où croupissent les refus du combat spirituel, dans les puanteurs de l'Esprit malin.

Alors, de quel Esprit sommes-nous ?

Certes, la tristesse et l'angoisse peuvent être simples maladies. C'est même le mal du siècle. Mais cela se soigne ! Non à l'antichoc d'un Evangile réduit à l'état de chewing-gum, mais au contact tonifiant de la joie des saints.

Qu'on lise pour s'en convaincre les lettres du cardinal Albino Luciani à des saints comme à de grands personnages dans son livre Humblement vôtre. Et l'on comprendra que le court pontificat de Jean Paul I^{er} ait pu être salué comme « un temps d'arrêt dans la tristesse du monde. »⁶

Edouard Zumofen

⁶ Homélie radiodiffusée du P. Bernard Bro, 17 décembre 1978.